

[Anecdote]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 13

PDF erstellt am: **11.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mot des poésies que renferme le volume, et pour échapper au dilemme, nous nous bornerons à faire notre choix. *La Source, Le cri des mouttes, Souvenir, Lioba, Les lavandières*, nous ont paru les plus belles fleurs du bouquet. Il y a dans les quatrains du *Souvenir* nombre de vers heureux et faciles, tels qu'on en voit rarement chez nos poètes.

Enfin M. Rambert ne devait pas négliger la question du *feh'n*. Dans les quelques pages qu'il y consacre, il discute fort sensément les opinions en présence, et expose avec clarté l'état où elle se trouve ensuite des derniers travaux et surtout de l'important mémoire de M. L. Dufour.

En somme, la IV^e série des *Alpes suisses* ne le cède guère aux précédentes ; mais l'auteur, dans son intérêt, fera bien de serrer toujours de près le riche sujet qu'il a choisi.

X.

Nombre des Juifs. — On compte 50,000 Juifs en Grande-Bretagne, 75,000 en France, 32,194 en Italie, 1,094,871 en Autriche, 65,000 en Hollande, 1,500 en Belgique, 3,196 en Suisse, 441,437 en Allemagne, 2,250,000 en Russie. 5,663 en Scandinavie, 1,500 en Grèce et 160,000 aux Etats-Unis. Cela fait en tout 4,613,048 Israélites, parlant surtout l'allemand. Si l'on y ajoute ceux d'Asie et d'Afrique, on peut estimer leur nombre total à environ 8 millions. Après l'hébreu c'est décidément l'allemand qui est leur langue principale.

Population de la ville de Berlin. — La ville de Berlin compte en ce moment plus de 700,000 habitants, et les données quotidiennes de la statistique permettent d'évaluer à 50,000 personnes par an le chiffre de l'augmentation progressive de la population de cette capitale, qui ne tardera pas devenir, si elle ne l'est déjà, la troisième ville de l'Europe, en ce qui concerne le chiffre de ses habitants.

Le drapeau montre encore à Metz ses trois couleurs.

Aveugle serait le Prussien qui ne le verrait pas, car il est au point culminant de la ville, — au sommet de la flèche de la cathédrale.

Elle est très haute, cette flèche, et sa légèreté même rend l'ascension périlleuse. Le vertige vous gagne dans cette œuvre travaillée à jour et ne masquant rien du vide qui vous attire. Aussi l'autorité prussienne a-t-elle vainement requis les plus hardis couvreurs ; il ne s'est encore présenté jusqu'ici aucun Allemand qui ait assez de tête pour l'atteindre. Il en existait jadis des hommes qui tentaient avec succès l'entreprise aux jours de fête et d'illumination ; mais ils sont partis sans doute, ou ils ont oublié le chemin, ce qui ne nous étonne pas.

Malgré l'offre d'une prime de trente thalers, le drapeau tricolore est toujours là.

Le télégraphe expliqué.

Un brave paysan de Montricher, à qui un de ses amis demandait de lui expliquer ce que c'était que le télégraphe électrique, en fit la description suivante :

— Le télégraphe électrique, eh bien ! mais ce

sont ces fils de fer que tu vois attachés à des poteaux sur toutes les lignes des chemins de fer.

— Je sais bien ; mais comment que ça fait pour porter les nouvelles si vite ?

— C'est bien simple ; on touche une extrémité du fil, et toc ! l'extrémité écrit avec une plume.

— Je ne comprends pas bien.

— Je vais te faire mieux comprendre : tu as un chien ?

— Oui.

— Comment est-il ?

— Mais il est d'une taille moyenne.

— Quand tu lui marches sur la queue, qu'est-ce qu'il fait ?

— Il aboie, parbleu !

— Eh bien suppose alors que ton chien, au lieu d'être d'une taille moyenne, soit d'une taille qui aille du village à la capitale.

— Oui.

— Eh, bien, il n'y a pas de doute que si tu lui marchais ici sur la queue, c'est à Lausanne qu'il aboierait. Voilà, mon vieux, ce que c'est que le télégraphe électrique.

Le *Petit Marseillais* raconte ce drame intime :

Hier matin, dans une des rues d'Endoume, un jeune militaire, qui arrivait d'Allemagne, voyait une foule sympathique et émue se presser autour de lui.

Des mains tendues serraient les siennes, des saluts affectueux accueillaient de toutes parts cet enfant du quartier, revenu enfin au milieu de ses amis.

On était d'autant plus heureux de le revoir, que le bruit de sa mort avait couru et que cette mauvaise nouvelle avait été presque confirmée plus tard.

Disparu depuis nos premiers désastres, on n'avait plus reçu de ses nouvelles.

Tout à coup, d'une des maisons, sort une femme à l'air triste et abattu ; la joie des autres paraît une douleur pour elle ; car l'infortunée avait un fils, et cet enfant unique a trouvé la mort sur les champs de bataille.

Dès qu'il l'aperçoit, le jeune soldat écarte vigoureusement ceux qui se pressent autour de lui ; la figure rayonnante de joie, il s'élance vers la femme.

Elle lève les yeux, et, à la vue de cette figure amaigrie par les souffrances, de ces traits qui lui rappellent celui qui n'est plus, elle chancelle, elle pâlit.

— Ma mère ! ma bonne mère ! s'écrie le soldat, c'est moi, moi, votre fils, ne me reconnaissez-vous pas ?

C'était trop de bonheur pour la pauvre mère.

Le fils qu'elle croyait mort, qu'elle avait pleuré, dont elle portait encore le deuil, il était là devant elle, lui tendant les bras.

Elle ne put résister à l'excès de sa joie ; elle poussa un cri terrible et s'affaissa sur elle-même.

Le bonheur l'avait tuée !

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.